

LE
PINCE-NEZ
DU
SULTAN
VAHDETTIN

MARIE-MICHÈLE
MARTINET*

PRÉCÉDANT les XXVI^e Assises de la traduction, une master-class franco-turque s'est tenue à Arles au CITL, organisée en collaboration avec la Saison de la Turquie en France. Cet atelier réunissant des traducteurs débutants répondait à la nécessité de stimuler l'émergence d'une nouvelle génération de passeurs que les éditeurs appellent de leurs vœux. L'idée fut donc d'apprendre à travailler ensemble, en réseau, pour mieux faire connaître une littérature turque dont n'émergent, en France, que quelques grands noms parmi lesquels celui du prix Nobel de littérature, Orhan Pamuk, dont la récente célébrité dans l'Hexagone ne saurait faire oublier l'audience confidentielle réservée à de nombreuses autres personnalités des lettres turques, que le travail amoureux et patient de la traduction peut contribuer à révéler.

Lundi 26 octobre 2009

Première séance de travail. Nous sommes sept, quatre Turcs et trois Français, encadrés par nos deux mentors, Rosie Pinhas-Delpuech et Ismail Yerguz. Je suis arrivée à Arles avec un projet engagé depuis plusieurs mois avec mon amie turque Gözde Sahin : trouver un éditeur pour traduire un recueil intitulé *Pera*, publié par le poète İlhan Berk en 1990. À ce jour, İlhan Berk (1918-2006) est presque inconnu en France. Seul Gérard Pfister chez Arfuyen¹ lui a entrouvert sa porte, il y a presque vingt ans.

Jeu-di 29 octobre 2009

Chaque matin, nous travaillons en tandem : un Français, un Turc. Et chaque après-midi, nous soumettons nos propositions au groupe. Parfois, l'échange tourne au jeu de massacre. Difficile pour l'ego, mais salutaire. Aujourd'hui, il est surtout question de savoir jusqu'où l'on peut aller dans la dislocation des mots, à propos d'un texte d'Ayfer Tunç. L'écrivaine turque a désarticulé son texte pour tenter de restituer le phrasé maladroit et blessé d'une jeune paysanne racontant le viol de son petit frère. Difficulté de rendre la même tonalité en français. Malaise aussi, quand il faut passer des heures à tâtonner, à plusieurs, sur un texte si oppressant. Besoin d'air...

Vendredi 30 octobre 2009

Visite de Patrice Rötig et Elif Deniz des éditions Bleu Autour. Le premier se plaint de la mauvaise qualité de la plupart des traductions qui lui sont envoyées. Nous lui répondons que nous sommes justement à Arles pour éviter cela.

Mardi 3 novembre 2009

Jean-Baptiste Para, de la revue *Europe*, ne mâche pas ses mots. Il définit son attente : *a priori*, dit-il, l'auteur que l'éditeur appelle de ses vœux sera jeune. Une femme, de préférence. Question perfide : et photogénique, pour le catalogue ? Il sourit. Et la poésie ? La poésie, impubliable, dit-il. Dommage pour ma traduction d'Ilhan Berk : j'ai tout faux ! Pourtant, je me suis bien arraché les yeux ce matin, avec Senem, ma partenaire. Il était question notamment de la paire de lunettes du dernier sultan Mehmet VI Vahdettin : *kelebek gözlük*, écrit notre poète, mais pas de traduction dans nos dictionnaires pour affiner ce sens littéral qui donnerait « lunettes-papillon ». Sauf que l'on n'imagine pas trop l'honorable Vahdettin avec des lunettes de starlette hollywoodienne sur le nez... Bien nous en prend car après quelques recherches supplémentaires, nous découvrons qu'il s'agit précisément d'un pince-nez.

Mercredi 4 novembre 2009

Nouveau chausse-trape dans le texte : cette fois, il est question d'une sirène (celle qui nage sous les eaux silencieuses, pas celle qui hurle pour crier au feu). Sauf que la sirène en question est de sexe masculin (un jeune homme). Le poète précise même qu'il est pourvu d'une « longue barbe blonde ». Fichtre ! En plein dans l'Éros, qui est le thème choisi cette année pour les Assises. Érotisons donc notre traduction : impossible d'opter pour le néologisme poissonnier de « sirèneau » ou pour l'ambiguïté de je ne sais quel maquereau (même si les rues de Pera en sont truffées). Après moult tergiversations collectives, nous portons notre dévolu sur un « prince de mer » du meilleur effet.

Jeudi 5 novembre

Le travail touche à sa fin. L'actrice turque Serra Yilmaz vient nous donner quelques conseils pour la lecture publique que nous donnerons samedi matin. Sensualité de sentir les mots prendre corps, former des pleins et des déliés sur le bout de la langue. Fatigue aussi... Combien, parmi nous, continueront sans se décourager à faire jouer les serrures parfois récalcitrantes de la traduction qui seules

peuvent autoriser le passage vers le mystère d'une parole étrangère ? Et combien d'auteurs turcs encore ignorés ici, mais dont nous sommes tombés amoureux, pourront venir à la rencontre de ces lecteurs qui seraient restés sourds à leurs appels ?

Dimanche 8 novembre

Nous quittons Arles. Mon projet : faire encore un bout de chemin avec mon cher İlhan Berk, son univers poétique où cohabitent l'ombre d'un sultan déchu et la silhouette frêle d'un garçon-sirène équivoque, les maquereaux de Beyoğlu et des Russes blancs encore éméchés, Franz Liszt et Mistinguett de passage, et toutes ces rues du quartier de Pera que j'ai perdues et retrouvées dans ce livre, par la grâce d'une lecture et d'une traduction.

* Journaliste et romancière, Marie-Michèle Martinet se tourne vers la traduction après un séjour de plusieurs années en Turquie. Formée à l'école des Langues orientales à Paris, sous la houlette notamment de Timour Muhidine, elle vient de traduire une nouvelle de Fatih Özgüven, *Mélodie secrète*, à paraître début 2010 chez Robert Laffont (Collection Bouquins). Elle anime également sur le site du monde.fr un blog consacré au cinéma, à la littérature turcs et à la traduction : <http://zozodalmas.blog.lemonde.fr>

1 *Histoire secrète de la poésie*, 1991, in Cahier d'Arfuyen n°69.
